

## Souvenir, souvenirs !

Ô, heureux temps de l'enfance insouciante ! Epoque révolue qui nous émeut quand, à l'automne de nos jours, d'aucuns se rappellent les moments passés avec ses aïeux qui ne sont plus, mais qui ont laissé en nous leur empreinte indélébile, que le temps n'a pas même atténué.

De cette lointaine époque, notre esprit se rattache à des faits indissolublement liés entre eux, le souvenir de l'un faisant réapparaître une kyrielle de situations vécues autrefois, faits enfouis dans les tréfonds de la mémoire mais toujours aptes à renaître, aussi présents que s'ils s'étaient déroulés la veille ; anodins pour certains, traumatisants pour d'autres, si marquants parfois que le cours de la vie en a été bouleversé. Ainsi, un accident peut survenir à tout moment lorsque des enfants sont laissés sans surveillance, même dans un paisible village.

Mais si, par un heureux hasard, les pires bêtises d'une jeune âme ne conduisent qu'à de simples dégâts matériels, alors, ces 'expériences' deviennent l'un de ses **meilleurs souvenirs**.

\* \* \*

C'est dans le Vexin que je fis mon entrée à la grande école, dans le village où naquirent mes deux tantes et ma mère. Je résidais dans la ferme tenue d'une main de fer par mon arrière-grand-mère, surnommée Mémé noire, du fait qu'elle portait uniquement des blouses noires à petits motifs blancs. Ma grand-mère, Mémé bleue, s'habillait quant à elle, on l'aura compris, tout de bleu à motifs blancs. Etait-ce une manière de faciliter le tri du linge entre ces aïeules, après une lessive ?

Mémé noire survécut à tous mes grands-parents et c'est à elle que revint la tâche de nous éduquer, mon frère aîné et moi, lorsque ma mère trouva un emploi à Paris.

Mon aïeule était de souche bretonne et la discipline qu'elle imposait à tout son entourage devait être calquée sur celle dont elle avait *bénéficié* : combien de calottes ai-je reçues, combien de martinets ont été achetés pour assurer mon éducation ? Ceux-là même qui perdaient une lanière - je prenais soin de n'en arracher qu'une seule à la fois, que je fourrai dans ma poche, sous mon mouchoir, en vue de la semer dans la campagne ou sur le chemin de l'école - quelques heures après avoir rougi mes cuisses, jusqu'à n'avoir plus que le manche. Et à la correction suivante, c'est bien ce manche qui servait au même usage ! Aussi, les lanières du martinet de remplacement restèrent-elles en place, l'expérience ayant démontré que moins il y avait de surface de contact, plus l'effet était cuisant ... Ainsi, les lois de la physique qui paraissent si compliquées, sont, *grâce à une pratique réfléchie*, à la portée des plus jeunes esprits !

Combien de séjours dans le réduit sans fenêtre, sous l'escalier, ai-je endurés pour tenter de lier amitié avec les araignées qui pullulaient parmi leurs toiles surchargées de poussière, ou les souris qui y avaient élu domicile malgré tous les pièges que Mémé noire s'ingéniait à placer aux endroits les plus stratégiques ? Mes cris et mes pleurs, dans ce lieu obscur, ne semblaient pas les perturber, les unes me frôlant de leurs pattes graciles, les autres continuant inlassablement à cheminer à travers le labyrinthe des vieilleries amassées là : bouteilles vides dans des casiers en bois, vieux paniers en bouleau tressé, quelques bocaux de conserves ou de confiture-maison, serpillières humides exhalant leur odeur caractéristique, balais et plumeaux, le fameux martinet pendu à son clou sur la porte ... et, principal attrait des rongeurs, le garde-manger grillagé où étaient conservés les fromages.

Une fois effectué mon cours préparatoire dans cette école de village, mon bagage intellectuel en place – Compter, Lire, Écrire, CLÉ du savoir – avec un an d'avance grâce aux soins attentifs de Mémé noire et son auxiliaire à lanières, j'émigras à Paris en 1959, où mon frère m'avait précédé un an plus tôt, pour y poursuivre nos études. Se posait alors, pour mes parents qui travaillaient tous deux, le délicat problème de notre garde pendant les si longues vacances d'été : de fin juin à mi-septembre. Nous étions alors envoyés en colonie de vacances, qui en Bretagne, qui en Savoie, pour un mois, voire deux d'affilée. Et en septembre, faute de centre de loisirs à proximité, Mémé noire acceptait de nous accueillir dans sa ferme, ce qui lui donnait certes un surcroît de travail, mais lui apportait la satisfaction de voir s'épanouir, près d'elle, ses arrière-petits-enfants qu'elle avait éduqué et qui illuminaient sa vie désormais solitaire.

C'est au cours de ces périodes de congés que j'imaginai des facéties qui m'auraient certainement valu de nombreux coups de martinet ou un enfermement prolongé dans le placard sous l'escalier, en des temps pas si éloignés. Mais il est des secrets que les enfants savent bien garder, car il y va de leur bien-être qui passe nécessairement par la bonne santé de leurs cuisses ...

Ainsi le jeu de la poussette dans la rue du lavoir, jeu potentiellement dangereux mais qui ravissait les deux camarades dont je fis la connaissance et en compagnie desquels j'avais déjà passé quelques après-midi à jouer calmement. La confiance des parents respectifs s'étant installée, Mémé noire me laissait libre certains après-midis.

Alors, je me rendais chez l'un de mes compagnons de jeu, où nous rejoignait le troisième compère, en face de la place qui servait de parking au seul restaurant du village, *'le relais de la poste'*. Au coin du bâtiment, s'élevait une antique pompe à essence dont il fallait manœuvrer le bras pour aspirer le carburant qui apparaissait dans un globe de verre épais avant de se déverser dans le réservoir des rares véhicules qui s'y approvisionnaient.

Nous jouions habituellement sur cette place, mais cache-cache, gendarme - voleurs et autre chat perché ne permettaient pas à trois jeunes corps de dissiper leur trop-plein d'énergie. Il nous fallait de l'action !

Depuis la grand' rue qui traversait le village, et avant d'arriver sur la place de la mairie, partait une rue, longeant la place du restaurant, qui descendait vers le lavoir de la Grenouillère. Elle était sinueuse et la visibilité était donc fort réduite, bordée qu'elle était par de hauts murs en pierre.

Ce jour-là, je n'étais pas venu les mains vides : à partir de deux planches formant un T, l'extrémité de l'une clouée au milieu de l'autre, j'avais fabriqué, plus ou moins au su de Mémé noire, un chariot à deux roulettes fixées aux extrémités de la barre horizontale du T. Elle m'avait laissé filer avec cet attirail tout juste bon, lui semblait-il, à déplacer un objet sur quelques mètres. Quant à m'en servir pour me déplacer moi-même, l'idée ne lui vint certainement pas à l'esprit : comment pouvais-je m'installer sur ce minuscule engin et qui l'aurait tracté ?

J'avais appris que l'un de mes camarades du moment avait une petite sœur et la poussette dans laquelle sa mère la promenait me parut nécessaire à mes desseins. Le véhicule convoité se trouvait dans le jardin, près de la maison, abrité par

l'avancée que faisait la terrasse à l'étage. Nous en empruntâmes une partie, n'ayant besoin que de la base avec ses quatre grandes roues à rayons.

Une planche posée sur les deux essieux devait supporter les passagers et la pointe de mon chariot (la base du T). Par manque de pratique, je n'avais pas prévu de liaison entre les deux éléments, ni attache ni fixation d'aucune sorte, mais cette omission fut sans conséquence sur le fonctionnement de l'engin. J'avais donc conçu un véhicule semi-articulé : quatre roues devant, deux roulettes derrière.

J'avais environ dix ans et, étant le plus âgé, je dirigeais naturellement les opérations, bénéficiant également, aux yeux de mes jeunes comparses, de l'aura d'un astucieux bricoleur doublé d'un esprit inventif, au regard du nouveau jeu que je leur proposais : dévaler la rue sur cet engin jusqu'au lavoir. Le départ avait lieu presque en haut de la rue, pour rester hors la vue de la maison d'où aurait pu nous surprendre la propriétaire de la poussette.

Mes deux passagers prenaient place sur la planche, tout en gardant leurs pieds sur l'asphalte pour maintenir le véhicule à l'arrêt. Je m'installai alors à mon poste de pilotage, à l'intersection des planches de mon chariot. Je tenais dans chaque main l'armature métallique de la poussette pour maintenir la cohésion entre les deux parties du bolide et, mes pieds étant posés sur l'essieu central, je pouvais diriger l'ensemble assez facilement en poussant d'un côté ou de l'autre avec un pied.

Au top départ (que j'avais l'honneur de donner), les quatre pieds de mes deux passagers se levaient pour rejoindre leur planche. La pente aidant, le véhicule prenait rapidement de la vitesse et j'assumais mon rôle avec le plus grand sérieux.

Le premier essai fut des plus concluants : nous dévalâmes la pente sans encombre. Quel plaisir, une fois arrivés au niveau du lavoir, de revivre cette expérience par la

parole, d'exprimer, avec des mots de gamins, la griserie de la vitesse ressentie quelques instants plus tôt, tel Fangio après un premier essai sur une Torpédo !

Cinq ou six descentes suivirent, chacune plus haletante que la précédente, nous amenant chaque fois plus loin dans la rue, jusqu'après le coude du lavoir, où je devais effectuer un large virage à 90 degrés vers la gauche pour terminer notre course sur la route perpendiculaire, et parfois dans le champ qui servait à accueillir les fêtes communales, si je ne redressais pas assez vite.

Ces descentes étaient entrecoupées par les remontées à pied, avec notre matériel. Je me chargeais du chariot, un autre de la planche-siège, le troisième du bâti de poussette. A aucun moment nous n'avons imaginé pouvoir rencontrer une voiture montant la rue, ce qui se serait avéré très dangereux puisque nous n'avions aucun moyen de freiner, hormis les semelles de l'équipier de tête. Cela ne se produisit pas, fort heureusement.

Le temps passait à la vitesse d'un chariot fou dévalant une pente abrupte. Peu nous importait. Nous riions, nous foncions, nous repoussions le moment inévitable où il nous faudrait cesser cette activité passionnante, prégnante, qui nous serrait les entrailles, nous unissait dans le danger et que nous savions interdite.

A chaque montée, l'un de nous s'inquiétait de l'heure, mais le soleil était encore haut et les deux autres de s'écrier : « C'est trop tôt, on en fait encore une ! »

La mise en place devenait un rituel que nous améliorions : mes équipiers donnaient, au départ, un petit élan supplémentaire, dérisoire, avec leurs pieds, avant de les remonter sur leur planche ; nous partions d'un peu plus haut dans la pente pour que le trajet fut plus long d'un mètre ou deux, jusqu'à bientôt risquer de nous faire remarquer depuis la maison du copain. Mais la petite sœur avait certainement fini sa

sieste et la maman, tout occupée qu'elle devait être, n'avait pas de temps à perdre à regarder par la fenêtre du balcon.

Quatre heures avaient dû sonner au clocher de la vieille église romane, à l'autre bout du village, mais, emportés par le jeu, nous feignions de n'avoir rien entendu. Peut-être un adulte s'inquiétant de notre absence, viendrait-il nous chercher pour goûter ? Pour ma part, il s'agissait d'une tartine de pain beurré accompagnée d'une barre de chocolat à croquer, que je devais manger calmement assis sur le banc, au-dessus de la toile cirée décorée de fleurs, prenant soin de ne pas laisser tomber de miettes sur les tomettes rouges, après m'être lavé les mains avec le gros savon cubique, sous l'eau froide du robinet de la salle commune, par ailleurs seul point d'eau intérieur de cette immense bâtisse.

Personne ne nous attendait en haut de la rue de la Grenouillère. Qui savait où nous étions ? Nous n'avions pas donné de destination quand nous étions partis, trois heures plus tôt. Dire aux parents que nous resterions ensemble suffisait désormais pour assurer leur tranquillité.

La dernière descente commença comme les autres. J'étais passé maître dans l'art d'aborder les courbes et de zigzaguer, occupant avec notre bobsleigh à roulettes toute la largeur de la rue. Lorsque notre équipage atteignit le lavoir, à pleine vitesse, je vis par-dessus son muret d'enceinte, le toit blanc d'une voiture qui arrivait sur notre droite. Je ne pouvais donc pas continuer tout droit et m'engager sur la route perpendiculaire, au risque de nous faire broyer par le véhicule, dont le chauffeur ne pouvait pas nous voir : nous étions au ras du sol.

Pas de freinage possible, l'équipier de tête n'avait rien vu, lui aussi !

Je décidai d'obliquer à gauche toute, pour nous jeter dans le champ de foire où nous pourrions achever notre course. Mais le brusque virage fit porter toute l'énergie sur la roue avant droite dont les rayons et la jante plièrent.

L'arrêt fut brutal, on s'en doute ! Le premier passager, éjecté en avant, atterrit sur le goudron parsemé de gravillons, tandis que la voiture, une DS crème, passait quelques mètres devant nous et poursuivait sa route. Pas d'écrasement d'enfant : les journalistes n'eurent pas à critiquer un chauffard imprévoyant roulant à vive allure dans un village, ne blâmèrent pas des parents inconscients ayant laissé leurs enfants jouer sans surveillance sur la voie publique. Au lieu de cela, des écorchures multiples, une bosse et la roue de la poussette pliée à l'équerre, hors d'usage.

Du mieux que nous pûmes, nous avons redressé la roue endommagée en sautant à pieds joints dessus, après l'avoir extraite de son axe. Une dernière fois, le cœur lourd et la tête basse, nous avons remonté la rue, sans nous esclaffer comme lors des ascensions précédentes. Magnanimité de ma part, je m'étais chargé de la planche en sus de mon chariot pour soulager la seule victime de mon inconséquence, dont je pris, alors, à peine conscience. Puis, aussi discrètement que possible, nous avons remis le train de roues en place, sous le balcon, avec le reste du landau. Ainsi reconstituée, la poussette paraissait intacte, ayant précautionneusement placé contre le mur la roue rectifiée. Nous nous sommes séparés, laissant le soin au blessé d'expliquer à ses parents comment il avait pu s'écorcher ainsi en jouant tranquillement avec deux autres enfants, si calmes d'habitude.

Je n'ai pas cherché à les revoir jusqu'à la fin de mon séjour.

*Curieusement, eux non plus.*

Nous avons pourtant passé ensemble un après-midi des plus ... mémorables !